

Richesse réelle : désirs illimités et société de consommation

Perec, *Les choses*

Il leur semblerait qu'une vie entière pourrait harmonieusement s'écouler entre ces murs couverts de livres, entre ces objets si parfaitement domestiqués qu'ils auraient fini par les croire de tous temps créés à leur unique usage, entre ces choses belles et simples, douces, lumineuses. Mais ils ne s'y sentiraient pas enchaînés : certains jours, ils iraient à l'aventure. Nul projet ne leur serait impossible. Ils ne connaîtraient pas la rancœur, ni l'amertume ni l'envie. Car leurs moyens et leurs désirs s'accorderaient en tous points, en tout temps. Ils appelleraient cet équilibre bonheur et sauraient, par leur liberté, par leur culture, le préserver, le découvrir à chaque instant de leur vie commune. (p.55)

L'économique, parfois, les dévorait tout entiers. Ils ne cessaient pas d'y penser. Leur vie affective même, dans une large mesure, en dépendait étroitement (...). Entre eux se dressait l'argent. C'était un mur, une espèce de buttoir qu'ils venaient heurter à chaque instant. C'était quelque chose de pire que la misère : la gêne, l'étroitesse, la minceur. Ils vivaient dans le monde clos de leur vie close, sans avenir, sans autres ouvertures que des miracles impossibles, des rêves imbéciles, qui ne tenaient pas debout. Ils étouffaient. Ils se sentaient sombrer. (...) Il leur semblait parfois que leurs seules vraies conversations concernaient l'argent, le confort, le bonheur. (p.88)

De grands élans les emportaient. Parfois pendant des heures entières, pendant des journées, une envie frénétique d'être riches, tout de suite, immensément, à jamais, s'emparait d'eux, ne les lâchait plus. C'était un désir fou, maladif, oppressant, qui semblait gouverner le moindre de leurs gestes. La fortune devenait leur opium. Ils s'en grisèrent. Ils se livraient sans retenue aux délires de l'imaginaire. Partout où ils allaient, ils n'étaient plus attentifs qu'à l'argent. Ils avaient des cauchemars de millions de joyaux. (101)

L'enfance avait eu pour cadre des salles à manger et des chambres à coucher façon Chippendale ou façon rustique normand, telles qu'on commençait à les concevoir dans les années 30 : des lits de milieu recouverts de taffetas ponceau, des armoires à trois portes agrémentées de glaces et de dorures, des tables effroyablement carrées, aux pieds tournés, des portemanteaux en faux bois de cerf. Là, le soir, sous la lampe familiale, ils avaient fait leurs devoirs. Ils avaient descendu les ordures, ils étaient 'allés au lait', ils étaient sortis en claquant la porte. (p.75).

W ou le souvenir d'enfance

Je suppose que l'enfance de ma mère fut sordide et sans histoire. (...) elle était juive et pauvre. Sans doute l'affubla-t-on de hardes que six enfants avant elle avaient portés, sans doute la délaissa-t-on vite au profit du souci de mettre le couvert, d'éplucher les légumes, de faire la vaisselle. Il me semble voir, lorsque je pense à elle, une rue tortueuse du ghetto, avec une lumière blafarde, de la neige peut-être, des échoppes mal éclairées, devant lesquelles stagnent d'interminables queues. Et ma mère là-dedans, petite chose de rien du tout, haute comme trois pommes, enveloppée quatre fois dans un châle tricoté, traînant derrière elle un cabas tout noir qui fait deux fois son poids. (...) Il me semble que très longtemps les choses continuent à être pour elle ce qu'elles ont toujours été : la pauvreté, la peur, l'ignorance.

Entretiens et conférences, I.

Mon souci premier a été de décrire notre monde moderne. Il ne correspond pas à l'image classique d'une société capitaliste se dévorant elle-même ou de la paupérisation absolue (p.55).

Les choses

Ils venaient, presque tous, de la petite bourgeoisie et ses valeurs, pensaient-ils, ne leur suffisaient plus : ils lorgnaient avec envie, avec désespoir, vers le confort évident, le luxe, la perfection des grands bourgeois. Ils n'avaient pas de passé, pas de tradition. Ils n'attendaient pas d'héritage. (p.74)

Peut-être étaient-ils trop marqués par leur passé (...). Peut-être étaient-ils d'emblée trop voraces : ils voulaient aller trop vite (...). Mais ils étaient condamnés à la conquête : ils pouvaient devenir de plus en plus riches ; ils ne pouvaient faire qu'ils l'aient toujours été. Ils auraient aimé vivre dans le confort, dans la beauté. Mais ils s'exclamaient, ils admiraient, c'était la preuve la plus sûre qu'ils n'y étaient pas. La tradition – au sens le plus méprisable du terme, peut-être, leur manquait » (p.59-60).

Récits d'Ellis Island.

Je ne sais pas très précisément ce que c'est qu'être juif (...). C'est une évidence, si l'on veut, mais une évidence médiocre, qui ne me rattache à rien ; ce n'est pas un signe d'appartenance, ce n'est pas lié à une croyance, à une religion, à une pratique, à un folklore, à une langue ; ce serait plutôt un silence, une absence, une question, une mise en question, un flottement, une inquiétude (...). J'aurais pu naître (...) à Haïfa, à Baltimore, à Vancouver. J'aurais pu être argentin, australien, anglais ou suédois. Mais dans l'éventail à peu près illimité de ces possibles, une seule chose m'était précisément interdite : celle de naître dans le pays de mes ancêtres (...) et d'y grandir dans la continuité d'une tradition, d'une langue, d'une communauté. Quelque part, je suis étranger à quelque chose de moi-même ; quelque part, je suis 'différent', mais non pas différent des autres, différent des 'miens' : je ne parle pas la langue que mes parents parlèrent, je ne partage aucun des souvenirs qu'ils purent avoir, quelque chose qui était à eux, qui faisait qu'ils étaient eux, leur histoire, leur culture, leur espoir, ne m'a pas été transmis » (Perec Georges et Bober Robert, POL, p.58-59).

Les choses

Pour ce jeune couple qui n'était pas riche mais qui désirait l'être, simplement parce qu'il n'était pas pauvre, il n'existait pas de situation plus inconfortable. (p.55).

De nos jours et sous nos climats, de plus en plus de gens ne sont ni riches ni pauvres : ils rêvent de richesse et pourraient s'enrichir : c'est ici que leurs malheurs commencent. (p.85).

Smith Adam, Théorie des sentiments moraux, 1999, PUF, p.255.

Le fils d'un homme pauvre, (...) affligé d'ambition, (...) admire la condition des riches. Il trouve la chaumière de son père trop petite pour son confort, et s' imagine qu'il serait plus à son aise logé dans un palais. Il lui déplaît de devoir aller à pied (...). Il se sent

naturellement indolent et souhaite se servir le moins possible de ses mains ; il juge qu'une suite nombreuse de domestiques lui épargnerait bien de la peine. Il pense qu'une fois obtenu tout cela, il pourrait enfin demeurer satisfait et paisible, et jouir à l'idée du bonheur et de la tranquillité de sa situation. L'idée lointaine de cette félicité l'enchanté ;

(...) afin d'y accéder, il se consacre à jamais à la poursuite de la richesse et de la grandeur. (...) il s'oblige durant la première année, voire dès le premier mois de son entreprise, à plus de fatigues et de soucis que l'absence de ces commodités aurait pu lui causer toute sa vie durant. Il fait des études (...) il travaille jour et nuit (...) Il fait la cour au genre humain tout entier, sert ceux qu'il déteste, se montre obséquieux envers ceux qu'il méprise.

Toute sa vie durant, il poursuit l'idée d'un repos factice et élégant qu'il ne connaîtra peut-être jamais, à laquelle il sacrifie une quiétude réelle toujours à sa portée et qui, si jamais il l'atteint à la toute fin de sa vie, ne lui paraîtra en rien préférable à l'humble tranquillité et au contentement qu'il a abandonnés. C'est lors de ses derniers jours, le corps épuisé par le labeur et les maladies, l'esprit humilié et irrité au souvenir des milliers de préjudices et de déceptions (...) qu'il commence enfin à trouver que la richesse et la grandeur ne sont que des bibelots d'utilité frivole ; qu'elles sont aussi peu propres à procurer le bien-être du corps et la tranquillité de l'esprit que les petites troussees de toilette des amateurs de babioles (...).

En son cœur, il maudit l'ambition et regrette en vain le bien-être et l'indolence de la jeunesse, ces plaisirs à jamais enfuis qu'il a follement sacrifiés à ce qui, maintenant qu'il le possède, ne lui procure aucune réelle satisfaction ».

La richesse et la grandeur ne procurent pas de réelle satisfaction. Les hommes sont dupes du désir de richesse. Ce n'est que vieux et malades qu'ils n'en sont plus dupes.

Perec, *Les choses*

Les gens qui choisissent de gagner d'abord de l'argent (...) n'ont pas forcément tort. Ceux qui ne veulent que vivre, et qui appellent vie la liberté la plus grande, la seule poursuite du bonheur, l'exclusif assouvissement de leurs désirs ou de leurs instincts, l'usage immédiat des richesses illimitées du monde (...), ceux-là seront toujours malheureux » (85).

Un jeune homme théorique qui fait quelques études (...) se retrouve vers vingt-cinq ans nu comme au premier jour, bien que virtuellement possesseur, de par son savoir même, de plus d'argent qu'il n'a jamais pu en souhaiter. C'est-à-dire qu'il sait avec certitude qu'un jour viendra où il aura son appartement, sa maison de campagne, sa voiture, sa chaîne haute-fidélité. Il se trouve pourtant que ces exaltantes promesses se font toujours fâcheusement attendre (...). En un mot, le jeune homme devra s'installer, et cela lui prendra bien quinze ans. Une telle perspective n'est pas réconfortante. Nul ne s'y engage sans pester. Eh quoi, se dit le jeune émoulu, vais-je devoir passer mes jours derrière ces bureaux vitrés au lieu de m'aller promener dans les prés fleuris, vais-je me surprendre plein d'espoir les veilles de promotion, vais-je supputer, vais-je intriguer, vais-je mordre mon frein, moi qui rêvais de poésie, de trains de nuit, de sables chauds ? Et, croyant se consoler, il tombe dans le piège des ventes à tempérament. Lors il est pris et bien pris : il ne lui reste qu'à s'armer de patience. Hélas, quand il est au bout de ses peines, le jeune homme n'est

plus si jeune, et, comble de malheur, il pourra même lui apparaître que sa vie est derrière lui, qu'elle n'était que son effort et non son but et, même s'il est trop sage, trop prudent (...) pour tenir de tels propos, il n'en demeurera pas moins vrai qu'il sera âgé de quarante ans, et que l'aménagement de ses résidences principales et secondaire, et l'éducation de ses enfants, auront suffi à remplir les maigres heures qu'il n'aura pas consacrées à son labeur. (p.86)

L'impatience, se dirent Jérôme et Sylvie est une vertu du XXème siècle. A vingt ans, quand ils eurent vu, ou cru voir, ce que la vie pouvait être, la somme de bonheurs qu'elle recelait, les infinies conquêtes qu'elle permettait, etc., ils surent qu'ils n'auraient pas la force d'attendre. (87)

Les autres finissaient par ne plus voir dans la richesse qu'une fin », eux « n'avaient pas d'argent du tout (87).

Ils voulaient être riches. Et s'ils se refusaient encore à s'enrichir, c'est qu'ils n'avaient pas besoin de salaire : leur imagination, leur culture, ne les autorisait à penser qu'en millions. (Ibid., p.98).

L'immensité de leurs désirs les paralysait.

Ils ne pensaient qu'en termes de tout ou rien. La bibliothèque serait de chêne clair ou ne serait pas. Elle n'était pas. (...) Entre ces rêveries trop grandes, auxquelles ils s'abandonnaient avec une complaisance étrange, et la nullité de leurs actions réelles, nul projet rationnel, qui aurait concilié les nécessités objectives et leurs possibilités financières, ne venait s'insérer. (, p.59).

Dans le monde qui était le leur, il était presque de règle de désirer toujours plus qu'on ne pouvait acquérir (...). Et ils comprenaient, parce que partout, tout autour d'eux, tout le leur faisait comprendre (...), qu'ils étaient toujours un petit peu plus bas dans l'échelle, toujours un petit peu trop bas. (74).

Ils étaient renvoyés, alors que déjà ils rêvaient d'espace, de lumière, de silence, à la réalité même pas sinistre, mais simplement rétrécie – et c'était peut-être pire – de leur logement exigü, de leurs repas quotidiens, de leurs vacances chétives. C'était ce qui correspondait à leur situation économique, à leur position sociale. C'était leur réalité, et ils n'en avaient pas d'autre (...). L'horizon de leurs désirs était impitoyablement bouché ; leurs grandes rêveries impossibles n'appartenaient qu'à l'utopie. (55-6).

Ils voulaient lutter, conquérir leur bonheur. Mais comment lutter ? Contre qui ? Contre quoi ? Ils vivaient dans un monde étrange et chatoyant, l'univers miroitant de la civilisation mercantile, les prisons de l'abondance, les pièges fascinants du bonheur. Où étaient les dangers ? Où étaient les menaces ? Des milliers d'homme, jadis, se sont battus et même se battent encore pour du pain. Jérôme et Sylvie ne croyaient guère que l'on pût se battre pour des divans Chesterfield. Mais c'eût été pourtant le mot d'ordre qui les auraient le plus facilement mobilisés. (95-96)

Entretiens, I

Le milieu qui envahit toute la vie, le milieu qui nous cerne de choses, qui nous étouffe de choses, de millions de choses que l'on voit et que l'on n'a pas le droit de toucher, de choses

que l'on désire et qui nous échappent et nous obsèdent et qui, toutes, sont des symboles. (39).

Les choses

Il était presque de règle de désirer toujours plus qu'on ne pouvait acquérir. Ce n'est pas eux qui l'avaient décrété ; c'était une loi de la civilisation, une donnée de fait dont la publicité en général, les magazines, l'art des étalages, le spectacle de la rue et même, sous certains aspects, l'ensemble des productions communément appelées culturelles, étaient les expressions les plus conformes (p.73).

Entretiens, I

On nous promet tout, enfin, la publicité nous engage à tout, à tout avoir, à tout posséder, à jouir de tout ; et nous n'avons rien, ou nous avons de toutes petites choses, des tout petits bonheurs » (Entretiens et Conférences, I, p.46).

L'ennui, c'est qu'on est bien assis et que tout se passe comme si on retirait continuellement la chaise. On a le droit de toucher, on a le droit d'admirer, on n'a pas le droit de prendre. On nous donne énormément de choses à désirer, mais finalement on ne possède rien, et on se sent ligotés par le fait qu'on a envie de posséder. (p.59).

Sur Jean-Luc Godard qui fait le procès de la publicité

Oui, mais il s'en sort en la méprisant, moi je me sens pris dans ce monde et j'essaie d'y réfléchir et d'en donner une image assez claire (p.55).

Les jeunes gens d'aujourd'hui, stimulés par la publicité, hantés par les objets de luxe qu'ils voient dans les vitrines sans pouvoir les saisir, confèrent à ces "choses" une valeur morale (Entretiens et Conférences, I, p.29).

Je me suis posé une question : nous ne savons plus très bien comment s'appelle la société dans laquelle nous vivons aujourd'hui. Société capitaliste ? Elle est tout à fait différente de ce qu'on avait autrefois coutume d'appeler société capitaliste. Civilisation des loisirs ? Civilisation de l'abondance ? Civilisation de surproduction ? De consommation ? Finalement, on ne sait pas encore ce qu'elle est. (...) (p.59).

Les Choses

L'argent – une telle remarque est forcément banale – suscitait des besoins nouveaux. Ils auraient été surpris de constater, s'ils y avaient un instant réfléchi – mais ces années-là, ils ne réfléchirent point – à quel point s'était transformée la vision qu'ils avaient de leur propre corps, et au-delà de tout ce qui les concernait, de tout ce qui leur importait, de tout ce qui était en train de devenir leur monde. (p.67)

L'ennemi était invisible. Ou plutôt il était en eux, il les avait pourris, gangrenés, ravagés. Ils étaient les dindons de la farce. Des petits êtres dociles, les fidèles reflets d'un monde qui les narguait. Ils étaient enfoncés jusqu'au cou dans un gâteau dont ils n'avaient que les miettes (p.96).

Entretiens, I

Ceux qui se sont imaginés que je condamnais la société de consommation n'ont rien compris à mon livre (Entretiens, I, p.45)

Il y a, je pense, entre les choses du monde moderne et le bonheur, un rapport obligé. Une certaine richesse de notre civilisation rend un type de bonheur possible. (45)

Les choses que je décris sont des choses objectivement belles, douées d'une espèce de pouvoir, ce sont des choses riches (...). Il y a aujourd'hui une espèce de bonheur possible à l'intérieur du monde de la consommation : bonheur d'un restaurant, bonheur d'une moquette, bonheur d'un fauteuil, d'un Chesterfield... Ce sont des choses concrètes, pas imaginaires » (Entretiens et Conférences, I, p.59).

Etes-vous contre la richesse ? Non, j'aime les autos, les maisons de campagne, les choses quoi ! » (p.29).

Il y a en eux une gourmandise du bonheur, ils l'attendent, ils le guettent. Partout où ils peuvent le trouver, ils le trouvent » (46).

Je suis né, La librairie du XXème siècle, Seuil, 1990

Je suis quelqu'un qui a, quand même, une certaine bonne volonté, un certain goût de vivre » (p.35).

Entretiens et Conférences, I

J'ai écrit avec colère, avec hargne, cette histoire qui est un peu la mienne » (p.29).

En écrivant, je m'en suis peu à peu détaché, je suis arrivé à une sorte de "désensibilisation" ou si on veut d'indifférence". Ce sera le sujet de mon prochain roman.

Je crois que le lecteur se sent mis en cause [parce que] le livre décrit non des êtres mais une relation. Et nous entretenons presque tous avec les objets une relation analogue » (p.51).

Par une sorte de réflexe instantané, après avoir fini ce livre [les Choses] où j'ai essayé de décrire la fascination des choses, la pression qu'elles exercent, je suis revenu en arrière dans ma vie personnelle. J'écris un livre [Un homme qui dort] sur une période de ma vie où, au contraire, j'étais absolument indifférent. Ce n'est plus la fascination mais le refus des choses, le refus du monde » (Entretiens et Conférences, I, p.60).

Les Choses sont les lieux rhétoriques de la fascination, c'est tout ce que l'on peut dire à propos de la fascination qu'exercent sur nous les objets. Un homme qui dort, c'est les lieux rhétoriques de l'indifférence, c'est tout ce que l'on peut dire à propos de l'indifférence » (Ibid., p.84). Et « l'asservissement aux choses et la fascination de l'indifférence, cela fait partie d'un même mouvement » (Ibid., p.89).

Un homme qui dort

En face du monde, l'indifférent n'est ni ignorant ni hostile (...). Ton propos n'est pas d'aller tout nu, mais d'être vêtu sans que cela implique nécessairement recherche ou abandon ; ton propos n'est pas de te laisser mourir de faim mais simplement de te nourrir. Non que tu veuilles exactement accomplir ces actions en toute innocence, car l'innocence est un terme tellement fort : seulement, simplement, si ce 'simplement' peut avoir un sens, les laisser dans un terrain neutre, évident, dégagé de toute valeur, et non pas, surtout pas, fonctionnel, car le fonctionnel est la pire des valeurs, la plus sournoise, la plus compromettante, mais patent, factuel, irréductible ; qu'il n'y ait rien à dire sinon : tu lis, tu es vêtu, tu manges, tu dors, tu marches, que ce soit des actions, des gestes, mais pas des

preuves, pas des monnaies d'échange : ton habillement, ta nourriture, tes lectures ne parleront plus à ta place, tu ne joueras plus au plus fin avec eux. Tu ne leur confieras pas l'épuisante, l'impossible, la mortelle tâche de te représenter. (253-4).

Les choses

Ils surent attendre, et s'habituer. Leur goût se forma lentement, plus sûr, plus pondéré. Leurs désirs eurent le temps de mûrir ; leur convoitise devint moins hargneuse » (Ibid., p.61).

Leur amour du bien-être, du mieux-être, se traduisait le plus souvent par un prosélytisme bête : alors ils discouraient longtemps, eux et leurs amis, sur le génie d'une pipe ou d'une table basse, ils en faisaient des objets d'art, des pièces de musée. Ils s'enthousiasmaient pour une valise – ces valises minuscules, extraordinairement plates, en cuir noir légèrement grenu, que l'on voit en vitrine dans les magasins de la Madeleine, et qui semblaient concentrer en elles tous les plaisirs supposés des voyages-éclair, à New-York ou à Londres

Il leur était agréable de penser que l'image qu'ils se faisaient de la vie s'était lentement débarrassée de tout ce qu'elle pouvait avoir d'agressif, de clinquant, de puéril parfois. Ils avaient brûlé ce qu'ils avaient adoré : les miroirs de sorcière, les billots, les stupides petits mobiles, les radiomètres, les cailloutis multicolores, les panneaux de jute agrémentés de paraphes à la Mathieu. Il leur semblait qu'ils maîtrisaient de plus en plus leurs désirs : ils savaient ce qu'ils voulaient ; ils avaient des idées claires. Ils savaient ce que seraient leur bonheur, leur liberté.

... une vie qui n'avait été qu'une danse incessante sur une corde tendue, qui ne débouchait sur rien : une fringale vide, un désir nu, sans limite et sans appuis.

Ils ne se connaissaient plus d'envie. Ils étaient des somnambules. Ils ne savaient plus ce qu'ils voulaient. Ils étaient dépossédés.

Il ne restait rien. Ils étaient à bout de course, au terme de cette trajectoire ambiguë qui avait été leur vie pendant six ans, au terme de cette quête indécise qui ne les avait menés nulle part, qui ne leur avait rien appris.